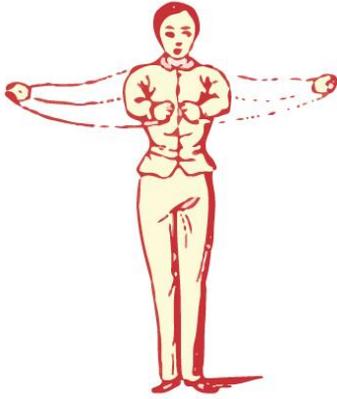


Interview

Bruno de Halleux



Lacan Sans Dessus Dessous revient en ce début d'année avec ses entretiens très appréciés de ses lecteurs. Myriam Perrin, devenue Myriam Chérel interviewe Bruno de Halleux sur la phrase de Lacan extraite du Séminaire VI: « Le signifiant qui fait défaut au niveau de l'Autre [...] qui donne sa valeur la plus radicale à ce S(A) [est ceci qui est] si je puis dire, le grand secret de la psychanalyse [ce par quoi la psychanalyse apporte quelque chose] il n'y a pas d'Autre de l'Autre¹ ».

Bruno de Halleux — Cette phrase m'est venue pour cet entretien parce qu'elle touche au plus près du chemin de ma propre psychanalyse. En effet, pendant longtemps, trop longtemps, j'ai cru à l'Autre de l'Autre. Quand j'ai découvert le Séminaire VI lors de sa publication en 2013, cette phrase de Lacan m'a éclairé car elle disait tout le chemin de ma transformation subjective grâce à la cure analytique. Ce qui a fait le fond d'une difficulté que j'ai rencontrée, c'était la croyance en un Autre de l'Autre. Je croyais à l'idée qu'un Autre pourrait m'indiquer ce que j'avais à faire, et donc, avec une structure, sur le fond, obsessionnelle, j'ai toujours pensé que je serais le second d'un Autre, et que l'Autre me dirait ce que j'aurais à faire. Ensuite, j'ai aussi pensé que, comme un obsessionnel le pense, le jour où cet Autre, soit le maître, allait partir – puisque j'étais à l'Antenne 110 et qu'il y avait là un directeur qui m'avait dit que je le remplacerais –, un jour je deviendrais moi-même « le maître », mais à le postposer toujours plus loin. D'ailleurs, le jour où le directeur thérapeutique a quitté l'Antenne 110, je fus extrêmement angoissé à l'idée de devoir occuper la place d'un Autre sans Autre puisqu'il n'y avait plus personne pour me dire ce que j'avais à faire.

Myriam Chérel — Finalement, il y avait toujours un au-delà de l'Autre ?

B. d. H. — J'y ai cru à cet au-delà de l'Autre, beaucoup trop, complètement et à tous les niveaux. Ce qui m'a toujours situé comme quelqu'un dans l'ombre. Extrêmement actif par ailleurs, faisant énormément de choses pour l'École, déjà, mais à condition d'être sous le parapluie ou sous la protection d'un Autre qui prenait la place du maître, soit cet Autre de l'Autre. Alors évidemment cela tient à une position contingente : j'ai hérité d'un père féroce, qui m'a laissé peu de place ; ma façon de me débrouiller avec cela, c'était de ne pas mettre mon être en jeu. Ma position était celle de faire mais sans en porter la responsabilité.

J'ai travaillé récemment le rêve du patient d'Ella Sharpe dans le Séminaire VI. Pour rappel, le patient d'E. Sharpe est un homme brillant, la quarantaine, qui a une petite toux chaque fois qu'il entre dans le bureau de son analyste. Lacan fait valoir très justement le sens de cette petite toux. Autrement dit, il ne la prend pas seulement au niveau du premier étage du graphe, mais il a l'idée qu'il y a une signification, que cela veut dire quelque chose. E. Sharpe se dit la même chose. Le rêve éclairera ce qu'il en est. Mais Ella Sharpe se trompe, nous dit Lacan : elle interprète le rêve et la toux comme une marque d'agressivité à son égard, toute prise qu'elle est dans sa formation kleinienne. Lacan au contraire dit qu'il n'y a rien d'agressif dans ce qui se passe là. Le patient prévient par cette petite toux l'Autre de sa venue, dans le cas où

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, (1958-1959), texte établi par J.-A. Miller, Paris, La Martinière / Le Champ freudien éd., coll. Champ Freudien, 2013, p. 353.

il trouverait cet Autre dans une position embarrassante. Les associations qu'il fait à partir du rêve – un chien qui se masturbe sur sa jambe en le laissant faire ; la présence d'amants dans la pièce où il va entrer – portent Lacan à conclure que la petite toux prévient son analyste qui, elle, pourrait être en train de se masturber. L'interprétation de Lacan m'a marqué parce que c'est exactement la position que j'ai tenue pendant longtemps : ne pas mettre en jeu sa mise, son désir, son phallus, dit Lacan. Le patient d'E. Sharpe s'en protège pour être sûr de ne pas déranger l'Autre.

M. C. — Il se protège de sa propre castration.

B. d. H. — Exactement, il est beaucoup trop inquiet de pouvoir jouer ses propres cartes. Et Lacan conclut ces chapitres en disant que « le ressort tout à fait fondamental de la névrose c'est de ne pas vouloir que l'Autre soit châtré² ». Le sujet refuse la castration de l'Autre. La conclusion de l'interprétation de ce rêve du patient d'E. Sharpe anticipe sur le grand secret de la psychanalyse : surtout ne pas mettre en jeu le fait que l'Autre soit manquant, que l'Autre puisse être inconsistant ou inexistant ; jusqu'au-boutisme : l'Autre existe.

Et alors, si je devais ramasser le cœur, l'essentiel de ce qu'a été mon analyse : c'est vraiment la réduction de cet Autre trop consistant auquel je croyais. C'est à partir du moment où j'ai fait un rêve qui a conclu mon analyse, un rêve où je ne me laissais pas faire par celui que j'appelais un baron de la psychanalyse, où je l'ai boxé, où j'ai dit non, que j'ai enfin pu parler en mon nom, enfin, pu me risquer, c'est-à-dire ne plus mettre le savoir à une place qui faisait que cet Autre était intouchable. Au contraire, pour le dire dans les mots du Lacan du Séminaire VI, j'ai pu mettre en jeu mon phallus.

M. C. — Le sujet n'attrape sa propre castration que quand il consent à la castration de l'Autre.

B. d. H. — Avec la réduction très importante de cette croyance en l'Autre, cela donne une position très différente quant à la façon d'occuper cette place de directeur à l'Antenne 110.

M. C. — Avec cette déconsistance de l'Autre, que reste-t-il de l'Idéal ? De l'I(A) ? Quelle différence entre cette chute en la croyance de l'Autre et celle de l'Idéal du moi ?

B. d. H. — Je ne suis pas sûr que l'Idéal ait complètement chuté, mais sans doute n'est-il plus complet, fermé, bouclé, mais profondément troué. C'est à partir de cette subjectivation de l'inexistence de l'Autre, du fait qu'il soit châtré, que je ne me suis plus senti obligé, dans le sens où j'avais un Surmoi féroce qui me poussait à incarner un Idéal du moi sans faille, lisse, parfait pour l'Autre.

M. C. — Le petit phallus de l'Autre.

B. d. H. — Absolument. C'était la position que j'occupais vis-à-vis de l'Autre maternel. Cette chute m'a permis d'être défaillant, d'y aller avec mes défaillances. Lacan dit aussi qu'à la fin de l'analyse, on peut jouer davantage de ce qui reste.

M. C. — Identification au symptôme à la fin de l'analyse.

² *Ibid.*, p. 275.

B. d. H. — C'est une expression difficile, l'identification au symptôme de la fin de l'analyse. J'ai dit *mes défaillances*... il y a en effet quelque chose de cela : le symptôme que je suis, ce qui reste, eh bien je peux le mettre en jeu, je peux y jouer toutes mes cartes. Et donc s'il y a *Idéal*, ce n'est plus un Idéal idéalisé, c'est un Idéal marqué par de nombreuses fêlures. C'est intéressant d'ailleurs parce que quand l'Autre est sacré, cela fait retour sur le sujet. Quand ce n'est plus le cas, le sujet n'a plus besoin d'être ce phallus idéal.

M. C. — Qu'est-ce qui a fait la bascule ?

B. d. H. — Le rêve, mais aussi et surtout c'est mon chemin analytique, un long chemin analytique. La veille de mon rêve j'avais l'idée de faire la passe mais j'avais dit à mon contrôleur : « Je n'y arriverai pas, j'ai trop peur de ces gens dans l'École, que j'appelle les barons. » Autrement dit, la veille même de mon rêve, je disais encore que l'Autre me faisait peur. L'éclat de rire du contrôleur et son dire me renvoyant à mon divan a fait que dans mon rêve je l'ai boxé et cela a chuté. J'en fus impressionné. Du jour au lendemain, quelque chose a basculé complètement et je me suis autorisé ; ce fut très radical, sans hésitation. J'avais d'ailleurs dit à mon analyste – j'ai continué à le voir un peu, je n'ai pas arrêté d'emblée – « Peu importe que je sois nommé ou non, le plus important c'est que cela ait chuté ». Et, il m'a dit : « Tâchez de vous faire entendre sur ce point-là ».

M. C. — Et la chute du transfert précisément ?

B. d. H. — Comme j'avais commencé la passe et que j'étais un peu inquiet de cette procédure, j'ai voulu continuer à le voir pour lui en parler. Ce qu'il a accepté. Mais, comme le sujet-supposé-savoir avait chuté, je ne suis plus arrivé à aller le voir. Quelque chose s'était éteint. Si pendant des semaines je suis allé le voir avec un sentiment pressant que j'avais à le rencontrer, même s'il n'y avait plus rien à dire du côté de la narration, il y avait la rencontre de deux corps, lui, moi. Je le saluais, j'aurais pu simplement lui dire bonjour et m'en aller. Après cette chute, après la liquidation du transfert, quelque chose s'est éteint. Et donc j'ai arrêté. J'ai même regretté cet arrêt, car on se retrouve très orphelin de ne plus rencontrer son analyste. C'est une perte terrible de ne plus avoir besoin de cet Autre.

M. C. — Comment ne pas devenir « baron » à son tour ?

B. d. H. — C'est une bonne question. Anaëlle Lebovits-Quenehen, dans une soirée de la passe, avait très bien épinglé cela : « Finalement, m'avait-elle dit, ce que tu as boxé dans ton rêve c'est le baron qu'il y avait en toi. ». J'ai trouvé cela très juste : sans le savoir, je ne rêvais que de cela. Beaucoup de gens me disent : « Bruno de Halleux, vous êtes un baron. ». Je ne crois pas que cela m'arrivera car j'ai trop réalisé que toute la construction analytique n'est jamais qu'une fiction, tout ce qu'on peut raconter de soi, ce ne sont jamais que des semblants sur un réel, et je n'arrive pas à y croire. D'ailleurs, quand je vais voir un analyste pour un contrôle, j'ai encore cette question qui me revient : « Mais quand même je suis en position d'imposture ? ». Occuper cette place pour quelqu'un, j'essaye plutôt d'y aller avec comme boussole mon désir. C'est donc les autres qui peuvent me prendre pour un baron, mais ils se trompent, ils ne connaissent pas Bruno. Mon fantasme ne me porte pas à cela, mais plutôt à m'éjecter de la scène, à considérer que tout ce qui m'arrive, c'est une erreur sur ma personne.

M. C. — Plutôt du côté de l'imposture donc, c'est un reste ?

B. d. H. — Je reste un peu avec cela mais avec l'idée que toute cette construction n'est que du pipeau. Même les mots sont de trop. J'ai beaucoup travaillé, sans trop comprendre d'ailleurs, cette expression de signifiant primordial qui vient percuter le corps. Il y a quelque chose de cela, où parfois dans ma relation à l'Autre, je me dis que chaque fois que je parle c'est presque trop. C'est très étrange comme impression. Le corps a pris plus d'importance.

M. C. — Quelle incidence dans ton travail ?

B. d. H. — Je suis beaucoup plus vivant. Quand j'anime un séminaire, quand je donne une conférence, mais aussi avec mes patients. Le corps est réveillé. Il y a aussi une autorisation. Je n'ai plus l'idée que je dois être un analyste qui répond à une bonne façon d'être un analyste. On m'a souvent dit que j'avais une façon particulière de recevoir les enfants et mes contrôleurs ont plutôt encouragé cette originalité.

M. C. — Quelle est-elle ?

B. d. H. — Peut-être parce que j'y suis depuis toujours, avec l'enfant, je me sens absolument libre. Je peux faire un nombre de choses incroyables à partir de ce que l'enfant m'amène. Je me suis retrouvé, par exemple, à faire des parties de cache-cache, à jouer à des trucs étonnants, à beaucoup rire, et cela donne des effets qui me surprennent, dont les parents témoignent. Avec les grandes personnes, je crois rester insuffisamment libre de mon acte. Je crois que c'est un reste de la peur de l'Autre.

M. C. — Jacques-Alain Miller dans son texte « Interpréter l'enfant »³ dit que la cure analytique avec les enfants, sujets à part entière, ne doit pas les mener au *Dux* mais vers l'Autre qui n'existe pas.

B. d. H. — Souvent j'ai pensé que le travail avec les enfants devait leur permettre d'affronter une série d'aliénations où ils peuvent être figés, coincés, parfois dans des positions d'être le phallus de l'Autre maternel, etc. Il s'agit de décoincer un certain nombre de choses alors que la fin de la cure avec un enfant serait, me semble-t-il, de jouer sur une ouverture vers une question qui pourrait se poser plus tard. Ce n'est pas abouti. Et cette question pourrait se ré-ouvrir quand l'enfant devenu adulte rencontrera l'énigme de sa sexualité, l'Autre sexe, et là, se remettre au travail. Un certain nombre d'enfants que j'avais reçu petits, sont revenus quand ils étaient grands ; il me semble que là, quelque chose c'était passé.

M. C. — Donc il y a eu rencontre, c'est-à-dire la possibilité de se servir du discours analytique pour avancer, mais, comme le soulignait Lacan, tout en laissant l'enfant faire sa névrose.

B. d. H. — Quelquefois je dis aux parents que de toute façon un enfant fait son chemin, et que je ne suis qu'un facilitateur pour qu'il puisse trouver quelques questions et quelques réponses à ce qui l'empêche. Mais ce qui me frappe c'est la liberté très grande dans cette clinique avec les enfants. Un des textes qui m'a beaucoup marqué pour m'orienter, c'est celui de J.-A. Miller « Lire un symptôme ». Arriver à attraper dans ce que l'enfant amène, le signifiant, la lettre, la chose et c'est à partir de cela que je rebondis et que je me sens libre ; mais je pars toujours de ce que l'enfant amène, donc c'est extrêmement différent à chaque fois.

³ Cf. Miller J.-A., « Interpréter l'enfant », *La petite girafe*, n° 31, Le savoir de l'enfant, Navarin éditeur, Paris, novembre 2013.

M. C. — À la fin de ton analyse, tu soulignes la présence de ces deux corps et, dans ta clinique avec les enfants, la mise en jeu des corps est très prégnante. Seulement avec les enfants ?

B. d. H. — Un jour, une de mes patientes, jeune adulte, avec un côté très hystérique me dit : « Écoutez, je vais arrêter, parce que ça ne bouge pas, j'en ai marre. ». J'ai pris cela à la lettre : Je n'ai pas arrêté de bouger, j'allais dans la salle d'attente, j'ai été me faire un café, je suis allé voir les parents, et elle se demandait ce qui arrivait : « Mais qu'est-ce que vous faites ? Je n'arrive plus à vous parler. », me dit-elle. Et je lui ai dit : « Eh bien, je bouge ! ». C'est parti dans un éclat de rires et elle a continué son travail analytique. C'était drôle. J'avais pris cela à la lettre, c'est-à-dire que je l'avais entendu pour moi bien sûr. Et, c'était intéressant. C'est cela la liberté qui m'est arrivée. La nomination d'AE m'a réveillé.

M. C. — Et à la fois, il faut savoir parfois ronronner.

B. d. H. — Oui c'est vrai. Il y a chez moi quelque chose de beaucoup plus réveillé : d'être attentif aux séances, à la coupure, d'être plus vif, plus incisif. Et ce qui me surprend, c'est que cela est davantage porteur. Tout cela revient au *Il n'y a pas d'Autre de l'Autre...* Il n'y a pas d'autres bonnes façons de faire que celle de faire avec ce que je suis.

M. C. — Alors, qu'est-ce qui motive encore d'aller en contrôle ?

B. d. H. — C'est une question. D'abord, il y a chez moi ces restes qui me feront toujours penser que l'Autre se trompe quand il s'adresse à moi. Il y a ce petit reste qui est que « je ne peux pas m'y croire ». Cette question *il n'y a pas d'Autre que de l'Autre* me reste au point que je ne cesse pas d'aller vérifier *qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre*. Et sans doute que le contrôle a pris cette fonction-là. Un jour, j'ai adressé cette question à mon contrôleur : pourquoi continuer à venir le rencontrer ? Il me répondit : « Nous sommes dans une grande conversation. » Ce signifiant « conversation » venait souligner qu'il n'y avait pas plus de vérité dans ce qu'il disait que dans ce que je faisais avec mes patients. Et aussi, il y a des choses, des pistes qui s'ouvrent à des nouvelles réflexions. C'est un dialogue qui m'ouvre à d'autres pistes de travail.

M. C. — N'est-ce pas pris dans ton désir de travail dans une communauté ?

B. d. H. — Oui, je me soutiens de quelques autres.

M. C. — Merci Bruno.